

Jim Cornu

CONTES POUR
MOTOCYCLISTES

& Jim
JOEY / CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Cornu, Jim, 1956-

Contes pour motocyclistes
Comprend du texte anglais.
ISBN 978-2-922976-23-6

PS8605.O76C66 2010 C843'.6 C2010-941778-X
PS9605.O76C66 2010

Direction de l'édition : Claudie Bugnon
Révision-conseil : Marie-Josée Martel
Conseils techniques : Équipe de Goulet moto sports
Couverture et mise en pages : studio-graphix.com
Correction d'épreuves : Isabelle Harrison et Antidote

Joey Cornu Éditeur inc.
277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3
Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689
editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2010, Joey Cornu Éditeur inc.
ISBN : 978-2-922976-23-6

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2010 :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

En 1855, Henry Hildebrand a, pour la première fois, monté un petit moteur à vapeur sur un vélocipède. En 1886, c'était toujours un deux-roues en bois que l'ingénieur allemand Gottlieb Daimler utilisait pour essayer son moteur léger à essence, et, à la recherche de l'automobile, il inventait ainsi la motocyclette.

*(Dictionnaire des inventeurs
et inventions, Larousse)*

Table

Un conte technique: Histoire de bitume et d'autres petites choses vivantes.	7
Un motocycliste solitaire piégé par la nature sauvage est mystérieusement secouru.	
Un conte épique: Mon ami Jack	53
Un chirurgien d'âge mûr erre sur les routes nord-américaines aux côtés d'un jeune patient en train de recoudre sa vie.	
Un conte scientifique: Tout est relatif	127
Un théoricien des lois de l'Univers fait la sensuelle expérience de la vitesse en dehors des équations.	
Un épilogue	155

**HISTOIRE DE BITUME
ET D'AUTRES
PETITES CHOSES
VIVANTES**



C'est parfois liquide, parfois solide, coloré de brun ou de noir, relativement égal quand le matériau et l'application ont été bien soignés, plat à moins d'épouser les caprices d'un visage accidenté, et on en fait des nappes et des rubans. Qu'est-ce que le bitume? Vous venez de réussir une question hypothétique au jeu-questionnaire le plus populaire des États-Unis: *Jeopardy*. Je ne saisis pas totalement l'ampleur du danger qu'il y a à répondre par une question à une réponse, mais bref, cela tient sans doute à la peur de se « planter » devant des millions de téléspectateurs. Ou de perdre ce que l'on ne possède pas encore. *Jeopardy* égale danger.

À bien y penser, la formulation est peut-être trop imprécise pour correspondre à une réponse unique, ce qui la disqualifierait des descriptions admissibles au jeu. Il aurait fallu rajouter que son albédo est de 7 pour cent. Au cas où vous n'auriez pas réussi cette question à l'examen d'écologie – et peut-être avez-vous choisi d'étudier plutôt la comptabilité –, l'albédo est une mesure: il représente la fraction du flux des particules qui frappent une surface et qui sont renvoyées dans l'espace par réflexion et diffusion. Un corps noir possède un albédo nul, car il absorbe toutes les radiations qu'il reçoit.

Étonnamment, on apprend dans cette même leçon que le Soleil est un corps noir. C'est là que l'on risque de décrocher de l'écologie, pris tout à coup

d'un doute sur notre logique naturelle.

Bref, l'albédo du bitume – ou asphalte pour ceux qui n'aiment pas nécessairement la poésie – réfléchit peu et diffuse peu. C'est pratique lorsque l'on conduit le jour comme la nuit et qu'on ne veut pas fermer les yeux, ébloui de soleil ou des phares de celui dont on croise la route.

Qui fermerait les yeux en conduisant, vous demanderez-vous? J'en connais! Il y en a qui ferment les yeux au volant le temps d'éternuer. D'autres qui ferment les yeux au long d'une route qui n'en finit plus de faire le tour de l'horloge... jusque dans un champ lorsqu'ils sont chanceux, et dans une culée de pont lorsque la chance était occupée autre part.

Mais vous avez détourné mon attention, je ne vous le reproche pas, au contraire, les rencontres fortuites amènent ce qu'il faut d'imprévu pour nous réveiller. Je vous parlais donc de bitume. Le bitume que l'on applique sur nos routes vient du résidu de distillation du pétrole. Il est mélangé à un polymère – et tous deux ont la fâcheuse tendance à vouloir se séparer – puis à du granulats de type sable et gravier, et on sait que la composition peut varier, que la température à laquelle le liant est chauffé influence la qualité du produit ultime, et que l'application doit suivre de peu la fabrication pour un rendement optimal. Leçon un, ne pas laisser traîner le bitume chaud dans une brouette.

À l'heure actuelle, on travaille sur une méthode d'analyse du bitume qui rappelle la caractérisation génétique par l'étude d'ADN. Une bonne recette qui se verrait gratifier en quelque sorte d'un code à barres serait sujette à reproduction contrôlée. C'est une sage chose. Les cuisiniers de bitume ne prennent pas tous l'équilibre de leur recette au sérieux, ni la consistance du moule sur lequel ils versent l'appareil; il se trouve beaucoup de malbouffe dans les kilomètres que vous et moi avalons chaque année.

Tout le monde sait qu'une route vit. Elle prend naissance et pousse, se blesse, se cicatrise lorsqu'on la soigne, vieillit malgré tout, mais plus sereinement, accueille les découvertes, met en communication des gens autrement isolés. Comme vous et moi. Elle suscite une attente, et ma mère avait pour devise qu'attendre un plaisir est aussi un plaisir. Mais si l'on se moque de sa personnalité, la route peut aussi poser un danger. *Jeopardy...* sans espoir de gains.

Pour qui voyage sur deux roues plutôt que quatre ou dix, la qualité du bitume revêt une importance cruciale, et je ne le répéterai jamais assez souvent aux étudiants que je rencontre. Vous me direz que cela a peu d'influence ou de portée quand on enseigne la dactylo et les techniques de correspondance, mais sait-on jamais; celle ou celui qui connaîtrait un soudain dégoût du clavier, du vocabulaire, de la langue vivante et de ses poussées de nouvelle

orthographe pourrait se rediriger dans une volte-face vers le non-vivant et se mettre à brasser du bitume, en pensant avoir enfin échappé aux irritations de l'incertitude.

Qu'elle ou il se détrompe, l'incertitude est partout et jusque dans les moindres particules qui nous entourent. Il n'y a de réalité que dans l'événement survenu. Le reste se fabrique à l'envers ou à l'endroit, ou les deux à la fois dès qu'on a le dos tourné.

Par prudence, rappelons-nous que tout est connecté à tout. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont des théoriciens de la physique quantique, comme le Français Bernard d'Espagnat ou l'Américain David Joseph Bohm. Ou encore le physicien John Gribbin, un contemporain qui vous vendra pour moins de vingt dollars l'idée des mondes multiples. N'est-il pas extraordinaire de penser que cet univers dans lequel nous nous croisons n'est peut-être qu'une variante d'un univers où nos routes ne se toucheront jamais? L'incertitude est notre compagne de voyage jusque dans la mort, et qui sait ce qu'est la mort?

L'incertitude régit tout aussi bien la route. Le temps qu'il fera dans les douze prochaines heures? Vous n'en êtes jamais sûr, à plus forte raison si vous partez vous réfugier sous d'autres cieux. Certains nuages isolés vous attendent à l'étape. Bon d'accord, ils ne vous attendent pas vraiment, même si vous croyez reconnaître le visage de Dieu dans ce ciel

moussant ou turbulent, mais vous pourriez le penser lorsque la pluie vous tombe dessus et que vous avez accepté les promesses contraires des météorologues.

Permettez-moi de vous parler quelques instants de l'odeur du bitume. Car l'odorat est le seul de nos cinq sens qui soit logé dans le cerveau des émotions. Les souvenirs olfactifs sont, bien qu'on ne puisse pas toujours leur assortir une adresse et une date, ceux qui durent jusqu'au jour où vous et moi sommes mous, puis raides morts.

Vous rappelez-vous ce que sent le bitume frais sous l'assaut d'un vent chaud? Humez ce parfum empyreumatique puissant qui rappelle le brûlé. C'est possible que le cœur de la Terre sente ce brassage à vif. Comme le bitume vient du pétrole, il nous serait alors donné de capter un brin de l'odeur des enveloppes profondes de la planète.

Mais peut-être n'avez-vous pas aiguisé votre nez à l'odeur de la route, blotti que vous êtes dans le giron de votre automobile. En revanche, une moto est tout sauf un cocon, et vous êtes livré à vous-même dans un monde cru, vos sens fixés sur des éléments qui ne ménageront en rien vos sensibilités. À vous de bien tâter le sol, d'apprivoiser le vent, d'absorber l'eau subite du ciel et d'accueillir les soudaines humeurs de la terre, sans jamais perdre de vue qu'elle peut vous rappeler à elle à tout instant. Comme c'est arrivé à mon ami, dont je souhaite vous parler...

.... (37 pages à suivre.)

MON AMI JACK



Albuquerque

Gallup

Santa Fe

Albuquerque

Rio Grande

U S

MEXICO

Rio Grande

Roswell

*Dans cette course vers la fin, cher ami,
Dans cette tragicomédie qualifiée d'existence,
Une seule certitude commune nous réunit,
Et c'est le trépas à bien peu de distance.*

Ella Wheeler Wilcox

L'humeur au gris

Nous nous étions arrêtés dans le Odiorne Point State Park. La 1A du New Hampshire devient le Ocean Boulevard, une fois prise en étau dans une verdure au goût salin. Le moment valait de descendre de selle et de humer l'océan.

Mon ami Jack Kerbie et moi, on aimait viscéralement la mer. Certains disent qu'ils préfèrent la montagne et tout l'effort qu'il faut pour la gravir et comprendre le poids des choses de la vie durant l'ascension. Je ne sais pas trop. Et peut-être bien que le fait de regarder où l'on pose ses pieds, puis de faire des pauses stratégiques afin de mesurer la distance au sommet – ou d'évaluer ce qui nous le cache – offre une allégorie du parcours humain.

Moi, je préfère la mer; je n'ai jamais l'impression de vide lorsque je m'assois en sa compagnie, il y a cette respiration perpétuelle qui remplit tout. J'aime entendre respirer, alors je sais que je ne suis pas seul.

Pour Jack, c'était pareil et peut-être qu'à notre insu, la mer avait réuni deux poissons égarés, forcés par l'évolution de grimper aux arbres et de se

comporter comme des singes.

Mon ami Jack était médecin; chirurgien plus précisément. Son bistouri comptait plus de kilométrage que ma Yamaha V-Star 650. Et pourtant, depuis le jour où j'avais pris possession de ma moto, j'avais nourri l'évasion à la demande.

Un jour Jack avait eu à me réparer. Rien à voir avec un accident de la route. J'étais un formulaire d'appendicite. Une appendicite aurait eu peu d'emprise sur un poisson, mais je n'en étais pas un. Sur un singe ou un humain, par contre, c'était une autre paire de manches. Je n'avais pas eu le loisir de poser beaucoup de questions sur les petits morceaux qu'on allait extraire, et hop! on avait fait le ménage après que j'eus posé ma griffe sur le consentement.

Jack était venu constater ma récupération et sans doute que j'étais un drôle de numéro de formulaire, car il était repassé à plusieurs reprises, question de se déridier ou de se soigner lui-même de quelque mal obscur. Cette espèce de morosité qui avait laissé des traces sur son beau visage de presque grand-père, j'avais l'impression d'en reconnaître les traits par le miroir. Chez moi, elle tenait au désœuvrement, à l'autoapitoiement ou à quelque chose du genre.

À la quatrième visite, je n'avais pas pu m'empêcher de lui demander pourquoi il s'ennuyait; il avait le talent, l'argent, la reconnaissance sociale, ce à quoi il avait répondu que l'espace lui manquait, et que

s'il parvenait à faire un peu de vide, il saurait mieux avec quoi le remplir. « Justement, moi, je vide. Le 2 juin, je pars à moto vers le sud et je longerai la mer jusqu'à Savannah. Ou quelque part par là. Si ça te chante, rendez-vous à l'angle de l'avenue du Port et de la 170, à La Baie, à 10 heures du matin », avais-je dit comme ça, en espèce de buveur qui lance un défi. Et ses yeux de s'allumer comme s'il avait vu un phare dans sa nuit.

Pas de contre-indication médicale, mon calcul semblait convenir. J'avais quitté l'hôpital et trois semaines plus tard, après un brin d'étude dans un atlas et une solide mise au point, je rassemblais le strict nécessaire dans un sac de kayakiste : vêtements et tenue imperméable, réchaud et ustensiles, bouteille réutilisable et aliments déshydratés, lampe de poche, canif suisse, allumettes, serviette en microfibre et savon, trousse de dépannage et filtre à air de rechange, linge et nettoyeur de pare-brise, guenilles, attaches et sacs en néoprène. À l'aube du 2 juin, pendant que je glissais mon sac de couchage dans un sac polochon étanche, l'invitation spontanément lancée à Jack avait ressurgi dans mon esprit et j'avais ri de ma naïveté. Quelle mouche aurait pu piquer un chirurgien mûr pour l'après-carrière à vouloir changer un grand train de vie pour une trottinette? Pour ma part, je ne quittais rien de grandiose : des ambitions dégonflées et une inaptitude face aux injonctions sociales.

De sorte que j'avais bien failli ne pas m'intéresser au lieu de cet improbable rendez-vous. Devant moi s'amorçait la route du Fjord et si un automobiliste hésitant ne m'avait pas forcé à ralentir, je n'aurais peut-être pas consenti un regard à ma gauche. Mais mon œil s'y était jeté et il avait bien risqué de provoquer chez moi une embolie ou un accident de circulation qui y ressemble. Un motocycliste planté à côté d'une Suzuki GT750 des années 70, avec une couple de sacs bien noués sur le siège arrière, me fit un signe de la main. C'était la première personne à prendre ce qui sortait de ma bouche pour du sérieux.

Jack était de toute évidence un médecin de parole, bien qu'il parlât peu.

On avait échangé une poignée de main, quelques rires de connivence et j'avais ouvert la marche, sans rien préciser d'autre.

Docilement, il me suivait. Par beau temps, nous roulions des heures d'affilée, nous arrêtant le temps d'un café et d'un sandwich au moment de l'essence. Ce que j'aimais chez lui en particulier, c'était qu'il ne craignait nullement les pauses muettes. Les silences faisaient du bien, vidaient un peu nos oreilles de tout ce vrombissement et ce soufflement de vent.

Nous évoquions vaguement la prochaine destination, comme d'autres parlent des aubaines de la semaine : Baie-Saint-Paul, Montréal, Magog, Lancaster, Skowhegan, Portland... Savannah.

Une certaine sympathie nous trouvait à chaque escale, lui le vieux, moi le jeune, comme si nous campions un duo père-fils. Il aurait peut-être fallu nous donner un mode d'emploi, car je n'avais pas connu mon père, et Jack n'avait jamais eu de fils. Une fille handicapée et décédée, avait-il mentionné. On s'inquiétait seulement un peu des courbatures de l'autre, de l'état de la machine, de la stabilité du bagage sur le siège, du linge à visière ou à lunette qu'on se prêtait. Ce qui faisait beaucoup rire mon camarade, c'était les fourmillements qui persistaient longtemps dans ses mains et ses bras après des heures de route, qui le chatouillaient jusque dans le fond de ses manches et le faisaient se sentir vivant.

Quelques jours avaient filé dans le vent et je m'étais alors demandé comment il avait pu sectionner toutes ses attaches. Ni téléphone ni message à qui que ce fût, tandis que moi qui souhaitais tourner une page, j'avais tout de même envoyé deux cartes postales : une à ma mère qui logeait dans une maison pour personnes défraîchies, une autre à ma sœur qui se tapait tout le tintouin des détails à régler autour de ceux qui se fanent.

On pourrait penser que j'étais un lâche de laisser ma sœur s'occuper d'une vie sur la fin en surplus de la sienne, mais je crois qu'elle s'apaisait lorsque je sortais de son champ de vision et que je me prenais en main. En quelque sorte, je lui rendais service

quand je disparaissais.

Un bon fils? Non, je ne crois pas que je le fus. Ma mère m'avait mis au monde sur le tard, déjouée dans ses plans tranquilles, et je me rappelle avoir pensé, vers l'âge de raison, que j'étais le seul enfant à avoir une grand-mère pour mère, qui ne courait pas après moi dans le jardin, même quand je lui lançais de la boue sur son seul beau tablier.

Cette fois, j'avais un grand-père pour compagnon de voyage. Et nous étions donc là, assis sur un plat de roche devant une mer venteuse et il semblait aussi réjoui de sa nouvelle non-occupation que moi. Nous voulions voir la mer, nous y étions... enfin presque, car Portsmouth est lavé par le golfe du Maine.

Sans trop savoir si je continuerais de me diriger vers Savannah, et Jack ne me tenait aucune rigueur de mes incertitudes, j'étais content de rouler avec un sage. Entre nous s'était installée une complicité sans complexité, même si je ne comprenais pas bien qu'il eût pu me confier une portion de son existence alors que je ne savais pas comment jongler avec la mienne.

Quand il sortait ses mains de ses gants de cuir bien noirs de n'être pas encore chaulés par le vent, et que je les voyais si belles, douces d'apparence et manucurées, l'étonnement me rattrapait et je me posais cette question : combien de temps encore?

Je détaillai son profil pendant qu'il n'avait d'yeux

que pour devant. Un peu de barbe blanche avait poussé, les vibrisses du sourcil que je pouvais voir tâtaient le terrain comme des moustaches de chat. Un visage racé et volontaire. Il ferma les yeux derrière ses lunettes au cadre austère et savoura l'instant en l'inhalant.

— Jack, où t'en vas-tu avec ce voyage?

Je n'avais pas pu résister à l'envie de me décharger de la curiosité qui me brûlait, au bout de quatre jours de mystification. Ce gars-là jouissait de tout ce qui me faisait défaut : prestige, confort, érudition, mobilité, cercle d'amis. Que lui manquait-il que ma folle équipée eût pu lui offrir? Bien sûr, je me souvenais de cette confiance à l'hôpital, et comment il se cherchait de l'espace pour penser. Mais quand même.

— Aucune idée, mon gars. Aucune importance non plus.

La conversation s'arrêta là.

Après avoir pique-niqué d'un sandwich de banane, de beurre d'arachide et de fromage (recette du bon docteur) et bu du thé préparé sur un mini réchaud au titanium, « le plus petit du monde », parole de commerçant parisien disait-il, nous avions réenfourché nos montures sans plus parler de nos motivations. Et peut-être que nous n'en avions tout simplement pas, car à dire vrai, si Jack m'avait demandé ce que je fuyais ou pourchassais, la réponse aurait été très variable, selon l'heure de la journée.

En continuant sur la route 95, on rejoignit Boston, puis New Haven où il se mit à pleuvoir des clous. On campa pour la nuit dans un petit motel miteux et Jack comprit pourquoi je dormais encore et toujours dans mon sac de couchage, même sur un lit. Sans connaître le terme médical « rickettsiose », j'avais le bon remède contre les poux, les puces et les tiques. Mon compagnon se réveilla au matin, piqué et boursoufflé par endroits, mais cela n'atteignit pas sa bonne humeur. « Je prendrai de la tétracycline au besoin », avait-il dit, et je crus comprendre qu'il trimballait une petite pharmacie dans cette mallette en polymousse dont il ne se séparait jamais.

Le lendemain, on fit un crochet par une boutique de sport où il s'acheta une housse, comme il l'appela, la chose évoquant dans son univers la housse mortuaire. Il acheta aussi deux filets à linge et je dois dire que je n'avais pas cru la chose si pratique pour laver ses effets dans un lavabo de fortune ou une rivière et les essorer comme une salade, en les tournoyant à bout de bras.

Sa forme me surprenait. On roulait jusqu'au fond du réservoir sans qu'il se lasse, beau temps moins beau temps, et nous économisions ainsi les pauses : essence, casse-croûte, essence, casse-croûte, dodo. Je n'étais pas un amateur de musées ni d'écomusées ; sites historiques, églises et cimetières me laissaient également froid. Pour moi, un attrait touristique se

résumait aux stations-service bien équipées et aux restauroutes accueillants. Voir du pays n'était pas ce à quoi je tenais en particulier, mais coller à la route comme une route colle à la terre, c'était plutôt ça, mon truc. Les plantes savent qu'elles doivent être pollinisées, les abeilles savent qu'elles doivent butiner, les animaux savent qu'ils ont pour tâche de se reproduire ou de migrer, tout cela fait partie de leur mécanique naturelle. Moi, je ne savais tout simplement pas ce qu'était ma finalité. Rouler représentait alors l'antichambre de ce qui m'attendait peut-être ailleurs. Aucun rapport avec le cheminement initiatique ou la philosophie de l'éveil. Je ne voulais me vider de rien, ni me remplir de quelque chose en particulier, je ne savais rien faire d'autre que passer mon chemin et garnir le compteur, comme d'autres remplissent de trophées la tablette de leur cheminée.

Les routes s'enfilaient, faisant un collier de paysages, bordés par l'océan Atlantique dans les premiers temps. On cassait la croûte le plus près possible du chant des vagues, on lavait notre linge dans les haltes routières pour ensuite le laisser claquer en croupe. Je me rasais chaque matin, car j'abhorrais l'idée que des mouches puissent se loger dans le poil de ma personne, mais Jack, lui, donnait libre cours à sa barbe derrière sa visière.

De visière, je n'en avais pas, préférant des lunettes seules et la main du vent sur mon visage. Quand la

pluie frappait, je me couchais davantage derrière mon demi-pare-brise, car une goutte qui vous rentre dedans à cent à l'heure pique comme un gravier lancé d'un bras vigoureux.

Les éléments endossent une tout autre personnalité lorsqu'on y additionne une vitesse : la goutte d'eau devient caillou, le sable devient aiguille, l'air devient mur, le murmure du vent devient fanfare. Peut-être en va-t-il de même pour les gens.

— Quand penses-tu atteindre Montgomery? me demanda Jack pendant que nous mangions une conserve de raviolis réchauffée sur son titane.

J'avais décidé, après l'objectif trop vite atteint de Savannah, de couper à travers les terres et de me lancer (de nous lancer) vers la côte Ouest américaine. Une fois à Meridian, la 20, la plus longue route du pays, nous offrirait une voie facile vers El Paso, à l'extrémité du Texas.

— Toujours dans la course, Jack? Tu n'en as pas marre de te laver dans un ruisseau et de bouffer dans une conserve?

Il agita sa fourchette dans les airs pendant qu'il finissait de mastiquer. Jack avait apporté avec lui une couple de cuillers, de fourchettes et de couteaux, sans espoir d'en faire l'élevage, mais j'avais bien ri en appréciant le fait qu'ils appartenaient à cette race noble de l'argent. Pour lui faire plaisir, j'avais donc rangé dans le fond de mon sac ma cuiller-fourchette-

couteau Spork à quatre dollars.

— J'ai déjà été jeune, mon gars. Tu ne croirais pas toutes les conneries que j'ai pu faire!

— Contente-toi de me conter la pire, papi.

— Papi? Hé-hé, le jeunot... As-tu l'estomac bien accroché? C'est pas joli des raviolis qu'on dégomme.

J'attendis, la fourchette d'argent piquée dans un des derniers morceaux au creux de mon assiette de plastique pliable, mais la conversation s'arrêta là encore une fois. Malgré le poids de mes yeux sur lui, il resta muet, l'air soudain intéressé par les virevoltes d'un filet qui s'échappait de la rivière Oconee.

Mon soupçon était qu'il éprouvait une certaine gêne à n'avoir pas toujours été digne de qui il était devenu, et qu'en même temps, il regrettait les années où s'inquiéter de l'avenir n'est qu'un concept rasoir et abstrait.

— À Macon, on sera environ à mi-chemin, dis-je pour répondre à sa précédente question. Il nous restera environ 275 kilomètres à se taper. Il fait beau et chaud. On peut déballer notre housse avant Montgomery, si tu veux, et coucher à la belle étoile.

— Papi, penses-tu... Je vais te montrer, moi... On a convenu de stopper à Montgomery, je roulerai jusqu'à Montgomery.

Le lavage de la petite vaisselle terminé, on reprit la route, qui était franchement belle. Les Américains savent y faire avec le pavage et la configuration des

voies. Ici, le motard peut s'extasier dans une saine mesure sur la beauté des lieux à tribord et à bâbord des lignes blanches, sans devoir lire sans cesse les fissures longitudinales et transversales, les ornières et les embûches. Car dans le monde idéal, le pilote doit regarder assez loin devant pour bien appréhender le dessin du parcours, et prendre chaque courbe en fixant son regard sur l'issue. Dans les grands droits, il lui est alors permis de s'imprégner de son environnement. En revanche, dans un monde de bitume dégradé, il lui faut plus souvent scruter le motif du sol à trente mètres de son nez et la conduite est forcément plus saccadée, constamment sujette à correction.

Je comprends que le climat méridional apporte sa clémence, mais l'affluence est en contrepartie beaucoup plus intense. Je n'y connais rien en asphalte, mais je pense que les bonnes routes ravissent le voyageur. Celui qui trouve autant d'intérêt dans le chemin que dans la destination sera plus enclin à voyager et à injecter son argent et son sang dans le tourisme, plutôt que de tondre son mouchoir de gazon à la maison.

Nous injecter dans l'économie américaine, c'était un peu ce que mon compagnon et moi faisons; on consommait de l'essence, du pain, des conserves, des légumes et des fruits, une chambre de motel deux jours sur trois, et j'avais acheté deux cartes postales,

tandis que Jack avait fait l'acquisition d'une housse non mortuaire. Pas d'énormes dépenses, peut-être, mais nous n'étions que deux motocyclistes dans une communauté de quelque sept millions de nos semblables américains.

De ce que j'avais compris, Jack n'avait pas eu souvent le loisir de rouler à moto. À preuve, il s'était demandé pourquoi des motocyclistes que nous croisions nous faisaient des signes.

— Fais gaffe, on dirait que la police pullule sur cette route.

— Non, Jack, ce ne sont pas des appels de phares. Ce sont des appels à la fraternité, avec indication de bonne route devant soi.

— Vraiment? Quelques-uns ne le font pas...

— Jack, la discrimination existe aussi entre motocyclistes. Certains de ceux qui roulent sur une moto sport nous considèrent comme des ringards. Certains de ceux qui roulent sur une Harley nous considèrent comme des ringards... Que veux-tu? Je suppose qu'il y a aussi de la discrimination entre médecins, non?

L'automobile était plus familière à Jack, et l'avion encore plus, je crois. Les turbulences aériennes n'ont rien à voir avoir la qualité de l'asphalte ici-bas. Quoique... est-on jamais sûr de rien? Jack m'avait parlé de l'effet papillon, je n'ai pas trop saisi les tenants et les aboutissants, mais il faut retenir qu'un

battement d'ailes de papillon à Pékin, disons, pourrait éventuellement déclencher un cyclone à Montgomery. Bon pas à Montgomery, qui est trop profond dans les terres, mais à Boston, sur la côte Atlantique que nous avons quittée depuis cinq jours déjà.

Mais le principe me paraissait quand même clair. Si un papillon a tout ce pouvoir sur un monde un trillion de fois plus gros que lui, une moto en a au moins autant et une cylindrée moyenne comme la mienne peut sans doute faire tomber des grains de riz d'une table en Chine. Éventuellement.

Un sourire peut-il contribuer au chaos, ça je l'ignore. Mais je me surprénais à sourire tout en pilotant, chose que je n'avais pas faite avec sincérité depuis des années. J'avais la réputation d'être un drôle, et ceux qui rient aux singeries d'un pitre se doutent rarement du bagage de tristesse qu'il porte dans son dos. De sorte que je sentais l'effet de cette nouveauté, et je souriais aux paysages comme je souriais à l'idée qu'à quelques mètres derrière moi, un papi aux cheveux blancs m'emboîtait le pas comme si j'étais un leader. Son auguste siège de papi sur un siège de vinyle qui vibrait huit heures par jour, ses mains manucurées dans des gants devenus poussiéreux à force de s'accrocher à un guidon qui vibrait au diapason du siège, une bande de peau blanche sous la courroie du casque qui écrasait sa blanche tignasse.

Jack avait perdu un brin de son allure de dandy – un chirurgien a toujours cette espèce de prestance qui appelle le respect –, mais je dois dire que son blouson noir et ses jeans délavés lui seyaient à merveille. Son air de rêveur comblé aussi.

En juin, la végétation est parfumée. La Georgie est réputée pour ses forêts de chênes, de hickorys et de pins. Mais il y a aussi une abondance de fougères et de campanules. La botanique me passe six pieds au-dessus de la tête, mais Jack en connaissait une tranche. D'après lui, les champs regorgeaient d'asclépiade (très importante apparemment au monarque qui migre et remonte depuis le Mexique vers le Canada), de silène, de renoncule et de lysimaque, et arrive un temps dans leurs saisons chorégraphiées où les coloris se coordonnent de belle façon. Un soleil qui se couche sur un champ odorant et chamarré, c'est émouvant et rassurant. Rassurant de par sa récurrence, et l'humanité devra se rendre compte un jour prochain que la richesse intérieure est intimement liée à la richesse extérieure.

C'était ce que nous tentions de faire au terme de chaque journée : nous émouvoir sans paroles devant ce déploiement, en roulant jusqu'à la brunante.

Les étapes se suivaient : Montgomery, Jackson, Shreveport. Je décidai d'éviter Dallas et d'infléchir notre route vers le sud, en direction de Waco. On traversa des champs de céréales, de coton, de vaches

et de lacs. Le Texas peut vous cuire en quelques minutes de route et, par moments, je regrettais de m'être autant enfoncé dans le Sud. Malgré l'écran solaire que le bon docteur nous avait acheté, je me sentais devenir cuir tanné. Je finis par nouer un foulard sous mes lunettes et par-dessus mon nez pour protéger le peu de ce que j'offrais au soleil, mais la chaleur continuait de me plomber. Deux motards croisés à Corsicana nous avaient dit utiliser des vestes de refroidissement; il leur suffisait de faire tremper le vêtement dans l'eau froide, il agissait ensuite comme un climatiseur par-dessus un polo de microfibre. J'imagine qu'il faut en avoir les moyens et accepter le surplus de bagages en échange de ce confort. Je ne sais pas trop... quand il fait chaud, peut-être faut-il tout simplement accepter d'avoir chaud.

Au climax du jour, on se cherchait plutôt un abri, on en profitait pour boire et pour abreuver nos montures. Le Texas, c'est grandiose, mais je n'y vivrais pas. On cuit les vaches à même le champ.

Puis on remonta aux abords d'Abilene par la 84 et c'est là que je proposai à Jack d'oublier la 20 pour mettre plutôt le cap vers Albuquerque, au Nouveau-Mexique.

— Albuquerque? fit Jack. As-tu l'intention de passer par Holloman Air Force Base et Roswell?

Pourquoi? Il y avait quelque chose à voir là? Mon visage devait avoir l'air vide de l'autre côté de la table,

car il se mit en devoir d'expliquer.

— Ne me dis pas que tu ne connais pas l'histoire de Holloman Base! Un film y aurait été tourné par les militaires de la base pendant le règne de Nixon... Une histoire d'atterrissage de visiteurs de l'espace, au tout début des années 70. Non? Ça ne te dit rien? Nixon était un grand amateur d'*aliens*, on l'a même accusé, lui et son administration, de cacher la vérité sur de possibles contacts avec l'extérieur.

— Désolé, Jack, le seul *alien* que je connaisse, c'est moi.

— C'est donc pour ça que j'ai trouvé des circuits dans ton appendice... Tout s'explique!

Je fis des yeux comme des soucoupes, et il se mit à rire de ma naïveté.

— T'inquiète pas, mon bonhomme, je te trouve très normal. Un peu triste, dans l'ensemble, mais très sympathique.

— Je suis sympa avec toi parce que tu es un papi et que tu es fragile. Et c'est pour ça que j'hésite à te dire qu'on est dans le patelin où les motards Wyatt et Billy ont été tirés à bout portant.

— Tu fais allusion à *Easy Rider*? Ce film de 1969 où deux malheureux jeunes fous ont pour objectif La Nouvelle-Orléans?

Merde, il m'avait encore coincé et il allait me sortir les noms, les places, et le budget du film... Mais non, il se mit à rire de plus belle dans sa barbe, assez

beau joueur pour ne pas m'infliger un K.-O., puis réintégra son air taciturne et méditatif, reportant ses yeux curieux sur tout ce qui bougeait autour de nous dans le casse-croûte. Partout où l'on s'arrêtait, les serveuses lui faisaient du plat et des façons, j'étais quasiment jaloux de l'aisance qu'il dégageait. Pour ne pas avoir l'air d'un idiot, je fermais généralement la bouche.

Chaque soir, je lubrifiais diligemment la chaîne de la vieille Suzuki de Jack, tandis qu'elle était encore chaude. Chaque matin au sortir de mon couchage, qu'il fût étendu sur un lit ou sur du feuillage, je vérifiais si Jack m'était resté fidèle ou s'il avait choisi de plier bagage en douce, après m'avoir refilé du somnifère à mon insu. En prenant un café, je m'appliquais ensuite à nettoyer nos pare-brise à l'eau, puis avec mon torchon microfibre, et ensuite j'astiquais nos rétroviseurs. Et toutes les attentions qui améliorent la visibilité sont des efforts bien investis sur une moto, je préfère encore endurer un pantalon troué que de lésiner sur la qualité de mes instruments. Jamais de produit nettoyeur qui ne soit pas conçu pour le plastique, c'était pareil pour mes lunettes et la visière de mon compagnon. J'avais d'ailleurs arrêté la main de Jack dans une station-service lorsqu'il avait pensé bien faire en utilisant la raclette pour décrotter nos pare-brise des insectes, content d'avoir pu offrir à mon tour une petite leçon de bons soins.

Quand Jack se réveillait le premier, je le trouvais généralement en train de méditer devant la porte du motel ou d'alimenter un feu à douze pas de notre couche. Je poussais alors un soupir de contentement. Il s'accrochait à ce voyage et je crois bien que s'il avait quitté mon navire plus tôt, le périple aurait tout simplement coulé à pic. Sa présence me réconfortait, me replongeait dans le creux de mes tripes en remuant la boue qui m'avait empêché de penser à qui j'étais vraiment. Difficile de mesurer qui l'on est, en l'absence de points de comparaison.

Le chirurgien Jack était-il un guérisseur? Je me sentais devenir meilleur. Je tendais l'oreille au bruit de mon moteur comme si je l'auscultais, question de m'assurer que ma machine était satisfaite. Je tâtais la route un peu comme on prend le pouls d'une personne. Je choisissais les véhicules derrière lesquels on pouvait rouler en minimisant les turbulences; si un camion lourd produit derrière lui un tirage tiède et bienvenu quand le soir tombe, une Westfalia surmontée d'une minicabine est plutôt une source de remous nuisibles.

De méfiant, j'étais devenu attentif. C'était toute une conversion qui s'effectuait en moi, tout me le confirmait. Il avait fallu qu'une main précise enlève les points de suture que je m'étais grossièrement cousus pour qu'enfin les cicatrices des déceptions se fondent dans la souplesse des jours...

... (98 pages à suivre dans le livre, incluant un conte scientifique mettant en vedette Einstein ainsi qu'un épilogue.)

Pour commander ce livre, voyez votre libraire habituel ou visitez la boutique de Joey Cornu Éditeur, à <www.joeycornu.com>.

Bonne route!

